

choses essentielles le plus laconiquement possible, quel intérêt peut-on éprouver à se voir, et quel besoin par conséquent à se rechercher? Avec lui plus de prétextes aux visites qui maintiennent les menues pratiques de courtoisie: saluts qu'on s'efforce d'effectuer avantageusement, frais de conversations, art de dire spirituellement des riens, nécessité d'être gracieux. Plus de gentils billets exigeant de l'orthographe et du style. — Hallo! Hallo! Voilà ce qui tient lieu de beaux gestes, de saillies spirituelles, de billets doux, de formules galantes, d'attention, d'égards — de tout ce qui enfin, forçait l'individu à se cultiver, à assouplir son esprit et son corps.

Ah! les beaux jours de la chevalerie, comment voulez-vous qu'ils reviennent jamais avec de pareilles inventions!

Savez-vous ce qu'il nous faudrait? Ce serait une académie comme celle de l'antique Monsieur de Pluvinel. "Antoine de Pluvinel fut, du temps d'Henri IV, le maître ès-grâces de la jeune noblesse. Richelieu fut son élève."

"Ce gentilhomme dauphinois", nous dit Hanoteau dans son "Histoire de Richelieu", était le fondateur d'un genre d'établissement qui répondait parfaitement aux nécessités du temps et qui eut une très grande vogue dans le cours du XVII^{ème} siècle. — L'académie prenant des écoliers à la sortie du collège, M. de Pluvinel avait pour idéal d'en faire des hommes et surtout des soldats". — Mais quels soldats, Mesdemoiselles! de séduisants mousquetaires comme Aramis et d'Artagnan!

"Ce qu'on apprenait à l'académie, c'est Hanoteau qui parle, ce n'était pas seulement les exercices du corps, le maniement du cheval, le manège, l'escrime, la bague, la quintaine; c'était la tenue, l'aptitude physique et intellectuelle, la promptitude de l'esprit et du corps, l'élégance, la bravoure et l'honneur."

"Le vieux serviteur de Henri III et de Henri IV enseignait à la jeunesse qui se pressait autour de lui, l'usage

du monde, la façon de se présenter, de saluer, de s'expliquer d'un geste ou d'un sourire. Sa façon méridionale abondait en traits instructifs, en belles réparties, en beaux exemples. Les jeunes gens les recueillaient de sa bouche dans de jolies attitudes de pages, le sourire aux lèvres, le poing sur la hanche."

Et c'est à l'aide de cet enseignement que Richelieu, pauvre, obscur, "se poussait", (cette vilaine locution existait déjà), et qu'il arrivait au faite des honneurs.

Les irrésistibles mousquetaires avaient le défaut de beaucoup de jeunes gens modernes, — ce qui ne leur paraissait pas une raison pour se terrer loin des belles. Leur extrême pénurie d'argent, s'appelait alors le "mal français". Le pauvre Porthos, vous le savez, en souffrit jusqu'à n'avoir point de dos à son plastron brodé. Encore une fois il ne renonça pas pour si peu à l'art de plaire. Peut-être aussi les jolies filles d'alors prenaient-elles plus de soin que les nôtres à répéter à leurs contemporains et adorateurs que "Pauvreté n'est pas vice", et à les rassurer sur ce point.

A défaut d'un M. Pluvinel, il n'y a que la famille qui puisse aujourd'hui remplacer pour le jeune homme, l'Académie du XVII^{ème} siècle.

La mère et la sœur doivent jouer dans la société comme dans la famille, un rôle éducateur. C'est quand elles oublient cela que les bonnes manières déclinent. Les femmes ont toujours tort d'accepter ou de subir un état social qui leur déplaît, car ils n'en tiennent qu'à elles de le transformer. Si les jeunes gens par exemple offraient aux jeunes filles l'occasion de les souhaiter autrement qu'ils ne le sont dans leurs rapports mutuels, ces dernières n'auraient qu'à s'entendre pour obtenir d'eux ce qu'elles sont en droit d'en attendre — et "vice versa". En travaillant à l'amélioration les uns des autres, leurs efforts auraient encore cet autre résultat d'offrir des modèles aux nouvelles recrues qui viennent constamment — soit de la campagne, soit

des classes inférieures, grossir ses rangs ou en combler les vides.

Pour ce qui est des hommes en particulier, l'exemple, l'encouragement et l'appréciation de leurs contemporains servent d'aiguillon à leur amour-propre qui ne saurait s'empêcher de tendre vers l'idéal qu'elles proposent.

(à suivre)

Madame DANDURAND.

Une première communion

"(Nous détachons d'une très intéressante lettre à une amie de notre journal, ces pages touchantes, tout à fait d'actualité, à cette époque de Première Communion; l'épistolier nous pardonnera notre indiscretion en faveur des sentiments de générosité et de charité bien entendues que cette anecdote ne manquera pas d'inspirer. — Note de la Rédaction.)

...Un jour, il y a longtemps, je dinai chez un ami, millionnaire charmant et extrêmement bien doué sous beaucoup de rapports et que nous appellerons Z. Au milieu du repas, quelqu'un vient le demander pour une affaire urgente. Après cinq minutes d'absence, notre amphytrion revient avec une physionomie indignée et s'écrie: "Croiriez-vous que cet animal de X." (un ami commun ayant eu des revers) "voulait que je lui prête deux cents francs. Son fils fait sa première communion demain et ils n'ont pas un sou. Plus rien chez eux! tout ce qui peut disparaître sans attirer l'attention a été vendu ou engagé. Et ça a besoin de deux cents francs pour une première communion! Non, vraiment! je lui ai offert vingt francs qu'il a refusés insolemment, disant qu'il me demandait un service et non l'aumône!" La rage et le bourgoigne aidant le visage de cet honnête homme tourna au cramoisi.

Puis Monsignor A., curé archiprêtre, camérier de Sa Sainteté, expliqua qu'avec vingt francs on pouvait vêtir un enfant des pieds à la tête et le nantir d'un chapelet, d'un livre et d'un cierge; et le digne ecclésiasti-